Après de courage indomptable (c. 1920 - c. 1945)
Rêves de voyage (et merveilles de)
1918 et 1945, et ce chiffre risque bien d'être en dessous de la réalité.

Le nombre de pays traversés n'est pas moins significatif. Nos voyageurs allaient soit vers l'Orient, Đông Du, comme disait le fameux révolutionnaire Phan Bội Châu (1867-1940) au début du siècle, soit vers l'Occident, Đi Tây, pour reprendre le titre que le jeune Nghi Linh (Nguyễn Tự Tấn, 1905-1963) donna à sa relation 3. Les voyages vers l'Est couvrent une vaste aire géographique comprenant: 1) l'espace ethniquement vietnamien concentré dans les deltas, 2) les Hauts Plateaux non-Viêt, 3) l'espace indochinois englobant le Laos et le Cambodge et 4) enfin, l'espace asiatique allant du Japon à l'Inde et de Singapour à la Chine. Quant aux voyages vers l'Occident, la plupart des récits portent sur la France, mais nous en avons également trouvé quelques-uns se rapportant à l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, à Rome et même à Moscou 4. A toutes fins utiles, nous donnons ici en appendice une première bibliographie des récits de voyage vietnamiens parus entre 1897 et 1945.

Notre propos n'est pas de faire une étude exhaustive de ces récits pour la période coloniale, sujet encore trop méconnu, mais plutôt de mettre en évidence leur apport original comme source historique. Ici même, Ta Trong Hạnh et C. Paquet Ragueau traitent du voyage vietnamien vers la France et D. Lombard explore l'importance du Japon pour les nationalistes indonésiens pendant l'époque coloniale. Nous voudrions examiner quelques voyages pour montrer comment les Vietnamiens se déplaçaient au niveau local, comment leurs randonnées les ont amenées à réfléchir sur eux-mêmes, sur leur conception du territoire national et sur les populations non-Viêt avec lesquelles ils partageaient l'espace indochinois. Loin d'isoler les Vietnamiens, la colonisation n'a fait qu'accélérer le développement des contacts interethniques. Nous tâcherons de montrer comment ces récits de voyage et ces reportages peuvent nous permettre de mieux percevoir la vision vietnamienne sur le monde indochinois.

Nous présenterons d'abord les principaux moyens de transport qu'empruntaient alors les Vietnamiens à travers l'Indochine. Puis, nous analyserons cinq relations de voyage afin de dégager quelle était la problématique de leurs auteurs. Commencons donc par la route pour arriver aux récits.

La route et les mouvements vietnamiens pendant l'époque coloniale

Bien avant l'arrivée des Européens, il existait des voies de communication qui permettaient aux diplomates, commerçants, bureaucrates et soldats de circuler à travers la Péninsule, l'archipel et au-delà. Un réseau commercial dominé partiellement par les Chams et les Chinois relatait les côtés du Viêt Nam moderne au Siam, à Java, à la Malaisie et à la Chine. Des jonques servaient pour les transports maritimes entre les ports de la Péninsule, tandis que le Mékong fournissait une voie naturelle entre le Viêt Nam et le Cambodge. Une route terrestre passant par le Col d'Ai Lao (Đèo Ai-

Récits de voyage vietnamiens et conscience de indochinoise

en peut lire des centaines de notices du genre de celle-ci: «Le vétérinaire auxiliaire stagiaire Truong Van Thanh, de retour de son stage à l’Institut Pasteur de Nha Trang, est affecté à la direction du service vétérinaire à Phnom Penh, à compter du 10 janvier 1928, date de sa prise de service» 15. L’établissement de dizaines d’amicales sportives et bureaucratiques destinées aux fonctionnaires vietnamiens résidant à Phnom Penh, Vientiane et Kunming est un autre signe de ces migrations au-delà du Vietnam 16. Pendant l’époque coloniale, l’«Indochine» a bel et bien existé pour tous ces voyageurs vietnamiens.


Une des choses qui frappent à la lecture des récits et reportages publiés durant mais en Chine, tome III, janvier-avril 1914, MAE. Pour quelques récits vietnamiens sur le sud de la Chine, voir Bui-Thanh-Van, De Huan à Yunnan, Hanoi, Imprimerie Dac Lap, 1922; D2 Vihan, XII 1 Qued Ngoc Duy, Hanoi, 1938; et le roman Le Vien Truong, Tii thu khoi hay hai ba Thuy 3 Thuong Hinh (Hanoi entrepreneur ou voyageur de trois mois en Chine) Hanoi, Thien Dinh, 1940.


empirér10. Une voie ferrée, le Trans-Indochinois, relie Kunming à Saigon dès la fin des années trente. Le vrai «Trans-Indochinois» cependant, est la Route Coloniales 13 qui relie Hanôï à Saigon, en passant près du Mékong, c’est-à-dire par les Hauts Plateaux, le Laos et le Cambodge.

En pratique, ces communications voyageurs étaient déjà suscités de nombreux «voyages» bien avant que les premiers récits aient été rédigés. La colonisation avait entraîné le recrutement et l’envoi de milliers de Vietnamiens loin de leur village natal, jusqu’au Laos, au Cambodge et tout le long de la frontière sino-indochinoise, comme soldats dans la garde indigène ou comme agents de la Sûreté indochinoise. Les soldats vietnamiens furent parmi les premiers à «découvrir» l’Indochine occidentale, en compagnie d’explorateurs comme Auguste Pavie (1847-1925) par exemple 11. La marche historique des Vietnamiens vers l’ouest, le fameux Naam tien, ne s’est pas arrêté avec l’arrivée des Français, mais fut plutôt repris et continué au sein du projet colonial. Entre 1925 et 1929, par exemple, près de 71 000 travailleurs contractuels venus du Tonkin et du Nord du Laos sont passés par hameau le long du Mékong pour aller travailler et vivre en Cochinchine et au Cambodge 12. La construction de la Route Coloniales 9 fut à l’origine d’une forte augmentation de l’immigration annamite dans les centres urbains du Laos; le nombre des Vietnamiens qui était de 8 900 en 1920 passa à 14 000 en 1925 13. Outre ces mouvements vers le sud et l’est, les Français ont également provoqué une sorte de Bac tien, «Mouvement vers le nord», lorsqu’ils ont construit le chemin de fer entre Hanôï et Kunming. En cinq mois, de décembre 1905 à avril 1906, 8 000 travailleurs tonkinois furent engagés pour la construction du chemin de fer du Yunnan. En 1913, ce chiffre avait triplé et 24 000 Vietnamiens travaillaient non seulement sur la ligne ferroviaire, mais aussi comme fonctionnaires, dans les létargies, écoles et hôpitaux français ou comme de petits commerçants, restaurateurs, tailleurs, cordonniers, blanchisseurs, coiffeurs le long du chemin de fer 14. Beaucoup y restèrent.

Les fonctionnaires vietnamiens étaient affectés d’un bout à l’autre de l’Indochine. Dans les sources officielles, on trouve mention de tous ces déplacements sous la rubrique «Destinations». Dans le Bulletin administratif du Cambodge par exemple,

14. «Le gérant du Vice-Consulat de France à Hô Kéo (Hekou) à M. le Gouverneur Général de l’Indochine (Albert Sarraut)», Bureau Politique, le 12 juin 1913, p. 1-2, dans Indochine. Rebelles anna-
Cette époque est à quel point les Viêtnamiens étaient, en fait, bien renseignés sur la géographie des pays qui les entouraient. Leur soif insatiable pour plus de renseignements sur les réseaux de transport et la géographie locale se manifeste par la publication de nombreuses traductions de livres sur l'automobile et par celle de nombreuses cartes et de reportages fascinants. Un Viêtnamien pouvait lire en quoc ngô des guides sur les routes reliant Chợ Lớn à Saïgon, ou sur le service postal en Indochine orientale ainsi que des sommaires sur l'agriculture au Cambodge 21. Le développement du tourisme avait sans doute contribué à cette ouverture viêtnamienne sur l'Indochine. Les Guides Madròlle, par exemple, furent lis par beaucoup de Viêtnamiens désireux d'en savoir plus sur la péninsule, son histoire, ses peuples et ses routes. Les bornes kilométriques entraient silencieusement mais profondément dans l'univers local, apparaissant à travers presque toutes les relations viêtnamiennes comme des repères au voyage et comme les symboles d'une nouvelle conception du temps et de l'espace 22.


Le voyage d'un fonctionnaire en Indochine

Đản n'était pas le seul à «explorer» l'Indochine du sud. Alors qu'il roulait sur les routes du Cambodge, des centaines de jeunes fonctionnaires venus de toutes les


Récits de voyage vietnamiens et prise de conscience indochnoise

sont très « ouverts » et « égaux » entre eux. Trân Trọng Kim est surpris de voir qu’ils semblent s’entraider pour le bien de leurs entreprises, ce qui, nous dit-il, ne correspond pas tout à fait à la vision que les Vietnamiens ont des Chinois. Il note néanmoins, qu’ils ont un sens aigu du profit et que cela rend les choses difficiles pour leurs concurrents vietnamiens intéressés eux aussi par ce commerce frontalier. Si les Vietnamiens de Mông Cái se rendent en Chine pour acheter des produits, très peu de Chinois viennent acheter chez les commerçants vietnamiens du Tonkin. Cela l’amène à réfléchir sur la « psychologie » (tâm lý) des Chinois et sur leur fascination pour la « richesse » (của và phái tải): il semble que la richesse (tài) soit pour eux le but essentiel et qu’ils passent toute leur vie à chercher à l’acquérir. 32

L’accent mis par Kim sur ces stéréotypes n’est pas un hasard. En Cochinchine quelques années plus tôt, des incidents avaient éclaté entre Chinois et Vietnamiens à Saïgon et Chợ Lớn en raison du contrôle exercé sur l’économie par les premiers 33. Et les membres de l’AFIMA de Hanói étaient sans doute au courant de cette « menace » pour l’économie « vietnamienne » en Cochinchine 34. Pour Kim et beaucoup de membres de l’élite conservatrice, les Chinois représentaient un danger pour le Vietnam. Pour renforcer son point de vue, il nous décrit ensuite les différences culturelles entre les « races » vietnamienne et chinoise, soulignant que les Chinois « vendent » leurs femmes et pratiquent l’infanticide. Il explique que cela est en opposition avec la culture vietnamienne dans laquelle la femme joue un rôle beaucoup plus important et où l’infanticide est inconnu. Il déplore ensuite le trafic de femmes vietnamiennes que font les Chinois à travers la frontière et souligne la différence entre « eux » (les Chinois), et « nous » (les Vietnamiens) 35. Ceci l’amène très vite à une réflexion plus large sur le danger que représentent les Chinois d’Indochine pour le « nationalisme » vietnamien. En se rendant à Trà Vinh, il note qu’il n’y a vu aucun Annamite, et que les terres sont cultivées presque entièrement par des Chinois ou des Nùng (qu’il considère comme un groupe minoritaire apparenté aux Chinois). Afin de limiter cette immigration dangereuse, il faut revoir la condition juridique des Chinois au Viêt Nam, pour pouvoir être naturalisés, les Chinois doivent « connaître la langue annamite, s’habiller d’après le style annamite et vivre d’après les coutumes annamites. » 36 Il critique en particulier la façon dont les Nùng et les Chinois ont pu se faire « naturaliser » (nhập tịch) pour continuer leurs affaires et acheter des terres au Vietnam. Sans fournir aucune source à l’appui, il déclare que Nùng et Chinois contrôlent 90% de cette province.

Kim n’était pas allé à Hà Nội pour écrire une histoire scientifiquement documentée. Son récit est à restituer plutôt dans un processus de prise de conscience


32. Idem, p. 386.


nationale. Le «Viêt Nam» n’était pas indépendant et il était donc obligé d’attirer l’attention du gouvernement français qui donnait un statut spécial aux Chinois et leur permettait de se faire naturaliser «Tonkinots» ou «Annamite», sur la gravité de cette question de nationalité. Il en conclut sa conférence en expliquant à son auditoire entièrement annamite, qu’il a voulu comparer les deux «racas» pour bien montrer à quoi les Vietnamiens devaient faire face. A travers sa relation de voyage, on constate qu’en marge de la colonisation française, un autre dialogue, à la fois ancien et nouveau, existait bien entre les groupes ethniquement divers.

La prise de conscience nationale de Pham Quỳnh au Laos

Comme Trân Trọng Kim, Pham Quỳnh était membre de l’AFIMA à cette époque. Mais ce qui l’intéresse ce sont les rapports entre le Laos et le Viêt Nam. Son périple au début de 1931, nous montre comment la route et l’auto ont mis en lumière d’une nouvelle façon la question des relations des Vietnamiens avec leurs voisins. Pham Quỳnh fut l’un des intellectuels les plus connus de l’époque coloniale. Né en 1892 à Hanói, il suivit les cours du Collège des interprètes. Il fut attaché à l’École Française d’Extrême-Orient où il travailla de 1908 à 1917, puis assura la direction de la fameuse revue Nam Phong (Vent du Sud) jusqu’en 1932. Comme Kim, Quỳnh possédait aussi une double culture occidentale et sino-vietnamienne. Parallèlement à ses travaux journalistiques et littéraires, il assura également diverses responsabilités, notamment celles de vice-président du grand conseil de l’Indochine de 1929 à 1931, de membre fondateur de l’AFIMA et de vice-président de la Société de Géographie de Hanói de 1931 à 1932. En tant que rédacteur du Nam Phong, Quỳnh n’a jamais caché son goût pour les pérégrinations, ayant d’ailleurs publié de nombreuses relations de voyages effectués par des compatriotes tant en Chine qu’en travers le Viêt Nam, ainsi que celui de son propre voyage en France en 1922, pour participer à l’Exposition Coloniale 37.

Mais en 1930, c’était l’Indochine qui retentait toute son attention. En fait, Pham Quỳnh s’intéressait déjà depuis longtemps au Laos et aux rapports économiques entre le Mékong et l’Annam. Il avait lu le roman de Roland Dorgelès, La route mandarine (Paris, Gallimard, 1925), des relations de voyage écrites par un de ses collègues récemment de retour du Laos ainsi que les textes de diverses conférences sur l’ouverture et la mise en valeur de ce pays, faites ailleurs au Siège de Géographie de Hanói. Il avait suivi de près par la presse et les causeries de la Société de Géographie la construction de trois routes coloniales entre le Laos et l’Annam, amorcée au début des années vingt, à savoir une ligne méridionale, la Route Coloniale N° 9, qui reliait Dông Hà à Savannakhet (330 km); une route centrale, la RC N° 8, qui allait de Vinh à Thakhêk en passant par Náp (280 km), tandis qu’un troisième tronçon septentrional, celui des RC N° 7 et N° 4 raccordait Vinh à Xáng Khounam par C‘a Rô và Muông Sen (402 km) 38. Il devait donc savoir que la RC N° 9 permettrait aux voyageurs de se rendre en voiture de Hanói à Viêtiane en deux jours au lieu de


Récits de voyage viêt-namiens et prise de conscience indochinoise

trois semaines. Si Trân Quang Khuê avait dû faire le long détour par Saigon pour se rendre du Tonkin au Laos, le voyage s’effectuait désormais par la RC N° 9 39.

Après avoir consulté une carte de l’Indochine, Pham Quỳnh quitta Hanói le 25 janvier 1931 en compagnie de son collègue, le Têtôc dêc Hoang Trong Phu, fils de l’ancien régent de l’Empire d’Annam, Hoang Cao Khê (1850-1933). Ensemble, ils descendent la Route mandarine (la RC N° 1) en auto, notant soigneusement les distances séparant les villes qu’ils traversaient 40. Ils arrivèrent au crématoire au Coll de Ngang (Đèo Ngang), et passèrent la nuit à Đèng Hô. Le lendemain, ils allèrent à Hô và où ils restèrent trois jours. Ensuite, ils retournèrent à Đèng Hà pour prendre la RC N° 9 et se rendre à Savannakhet. En traversant l’Annam, avant de franchir le Đèo Aî-Lao, Quỳnh présente les plantations de café des Français. Il décrit aussi les diverses minorités ethniques habitant les Hauts Plateaux, la nature, le climat, ainsi que les ouvriers viêt-namiens qui empruntaient la même route pour gagner les mines du Laos. Pour Vinh, il n’était encore qu’à 63 km de Đèng Hà. Cette transformation ethnique-culturelle du paysage le frappa beaucoup: «Plus nous nous éloignions de Hô và, plus nous laissions le monde chinois derrière nous pour entrer dans le monde indien 41.»

Arrivé à Savannakhet, Quỳnh nous décrit une ville en mouvement, desservie par le Mékong et la RC N° 9, peuplée de 3 000 habitants, en majorité annamites. Il insiste sur le fait que Laotiens et Annamites sont très différents, que leur niveau de vie et leur habitat ne sont pas semblables 42. A Thakhêk, Quỳnh note encore une fois que la plupart des habitants sont des Viêt-namiens, employés dans les mines dont dépend la vie économique de cette petite ville. Le lendemain, sur la chaloupe Francis Garnier des Messageries fluviales qui les conduit à Vientiane, Quỳnh est, une fois de plus, frappé par le nombre de Viêt-namiens qui font le voyage avec lui, leur nouvelle affirmation à ses yeux de l’expansion de sa «race» vers l’ouest. Arrivé finalement à Vientiane, il rencontre le résident supérieur, M. Boc, un ancien ami, ainsi que Madame Karpeles, Secrétaire de l’institut boudhique de Phnom Penh qui était venue à Vientiane pour inaugurer l’institut boudhique. Elle lui fait faire un tour des temples de la ville, mais notre auteur est surtout impressionné par la réception organisée en son honneur par les Viêt-namiens du lieu (dont le nombre s’élève à 5 ou 6 000). Il est également surpris par leur unité et leur prospérité, et note que Chochinichois, Annamites et Tonkinois habitent ensemble et forment une microsociété «viêt-namiens» gréée par le Laos. «C’est seulement en venant ici que l’on se rend compte du fait que l’expansion de notre race viêt-namienne (gîdîng Viêt-Nam) est véritablement forte 43. Il visite leurs amicales et s’entête avec eux du problème de l’immigration viêt-namienne au Laos 44.

39. Cahiers des charges relatif à la concession de services postaux subventionnés et de transport administratif par voitures-automobiles entre Daông và Savannakhet, Vinh và Thakhêk et vice-versa, Hâiphông, 1928, p. 17 in Papiers Madrilène, PAA2, d. 3, c. 13, CAOM.
42. Ídem, p. 7-10.
43. Ídem, p. 13.
Ce voyage a suscité chez Pham Quynh une réflexion plus profonde sur la géographie indochinoise, les relations du Vietnam avec ses voisins laotiens et une prise de conscience nationale. Dans sa relation publiée en quêc agu dans le Nam Phong, il commence par évoquer les missions diplomatiques envoyées autrêfois par la Cour de Huê en Chine en vue de maintenir bonnes relations politico-culturelles entre ces deux pays. En traversant le Col d’A-Lao, Quynh oppose les voyages vietnamiens en Chine à ceux faits en direction du Laos, soulignant en particulier les mauvaises conditions dans lesquelles ces derniers s’effectuent et la difficulté du trajet. C’est cependant en allant au Laos en 1930, qu’il s’est rendu compte de la signification de cette opposition entre les deux versants culturels de la Chine amanistique (Trống Sơn), que ce mot »Indo-Chine« a à si bien synthétisé :

« De fait, la Chaine amanistique sépare nettement deux mondes, qui n’est rien en commun non seulement au point de vue géographique et ethnographique, mais aussi au point de vue ethnique et culturel. Le versant oriental qui regarde le mer de Chine est plus humide et fleuri ; il couvre de forêts touffue ou encore de brousses dénudées et maigrelin ; le versant occidental se tourne vers l’Inde lointaine, il est chaud et sec et s’étend en plateaux aussi fertiles que salubres et en immensités de forêts clairières. D’un côté, des populations qui devaient à l’Inde brahmanique et bouddhique leur culture et leur civilisation, leur religion et leur art ; de l’autre, un peuple formé intellectuellement et moralement durant des siècles par la Chine de Confucius et de Lao-Tseu. Toute l’histoire de l’Indochine a été juvée dans ces derniers temps dominées par cette opposition, cet antagonisme entre les deux civilisations d’origine indienne et chinoises. Et c’est la Chine, par l’intermédiaire des Annamites, qui a toujours triumphié au détriment de l’Inde malgré res les dix premiers siècles de l’ère chrétienne de la majeure partie de la Péninsule. 45 »

En bref, il note : « Un côté est Chinois, l’autre est indien, et c’est pourquoi le nom d’Indo-Chine (An-Dô-Chi-Na) lui convient si bien. 46 » Par la suite, ce voyage, tout comme celui de Trân Trong Kim, transparaîtrait une prise de conscience nationale plus large visant en partie à faire revivre l’esprit expansionniste du Nam tíef. D’après Quynh, le »mandat céleste« a historiquement investi les Vietnamiens de la tâche de porter le drapeau de la civilisation chinoise dans la lutte contre le monde indien dans la bataille pour l’Indochine. Cette réflexion l’amène à évoquer le passé impérial du Dai Nam et la formation du Vietnam sous la forme du Nam tief, le mouvement vers le Sud. Il cite les victoires des Vietnamiens sur les Chams, l’abomination du Faux-truean, la colonisation du Sud Vietnam et l’occupation du Cambodge au XIXe siècle.

Pour Quynh, ce sont des faits historiques positifs, des étapes nécessaires dans la formation du pays vietnamien. Réfléchissant sur le passé, à l’occasion de ce voyage laotien, il écrit : »Ce mouvement vers le Sud est le plus grand événement de l’histoire nationale du Vietnam, ainsi que la meilleure mesure de la supériorité de notre race. 47«

Quant au Laos, Quynh remarque que le Nam tief se serait transformé en Tây tief ou mouvement vers l’ouest si la Chaine amanistique n’avait pas constitué un obstacle. D’un côté, les propos de Quynh sont motivés par un besoin de justifier l’immigration vietnamienne vers l’ouest, mais de l’autre, cette résurrection du Nam tief est aussi une récupération des idées darwinistes diffusées par les Français. En faisant revivre le

46 Pham Quynh, « Du lich xat Lao », n° 158, p. 5.
47 Ibid., p. 6.

Récits de voyage vietnamiens et prise de conscience indochinoise

56, les conservateurs voulurent montrer que les Vietnamiens avaient eu, eux aussi, « lutter pour la vie ». C’était là un thème dominant que l’on retrouve dans beaucoup d’essais des années vingt et c’était aussi une façon de mettre en valeur le nationalisme vietnamien en ayant recours au terme « Vietnam » qui était de plus en plus employé pour rappeler l’unité du pays établie par Gia Long en 1802.

En 1928 par exemple, les éditeurs du Nam Phong publient un long essai de Huong Giang intitulé « La formation du pays d’Annam » qui révèle bien l’influence du Darwinisme :

« Notre pays n’a pas toujours été ce qu’il est aujourd’hui, cette terre n’a pas toujours vécu sous les pas des Annamites ; ses génies n’ont pas toujours vu défiler entre les cols de la Chaine amanistique le visage pâle du Giao Chi. Avant nous, que de peuples ont passé et repassé sur ce sol, ont fleuri de leur civilisation, arrêté de leur sang et jonché de leurs morts ! Ils ont dû reculer devant notre force d’expansion et céder sous notre poussée ; c’est l’émancipation inexcusable lui du straggle for life (anglais italicié dans le texte original), en vertu de laquelle les faibles doivent disparaître pour faire place aux forts. 48 »

Un an plus tard, un autre intellectuel, Ngô Văn Trân (1901-47), publiait un petit livre sur le même thème intitulé « Histoire du mouvement vers le sud de notre race ». 49 Pham Quynh partageait cette vision du passé. Dans un essai intitulé Cuộc Nam-tief cia dān Việt-Nam (Le mouvement vers le sud du peuple Việt-Nam) et publié peu après son voyage au Laos, il souligne la vitalité historique de la « race » vietnamienne lors de sa marche à travers l’Indochine orientale. Il martèle en particulier les mots tels que « expansion » (bành truyệt), « race » (gôi), « vivre » (sinh hoạt), et surtout le mot « Việt-Nam » en un lieu et place d’« An-Nam », qui était le nom courant pendant la période coloniale. Il insiste sur le fait que l’« instinct de la race » les a amenés à s’étendre peu à peu à travers toute la péninsule An-Dô-Chi-Na [...] du golfe du Tonkin jusqu’au golfe du Siam, ayant presque incliné le Siam, avalé le Laos 50. Si les membres de l’AFPMA s’étaient laissés emporter par la menace représentée par les Chinois au Vietnam, au Laos Pham Quynh pouvait évoquer l’immigration annamite pour souligner la force des Vietnamiens par rapport aux autres groupes ethniques. 51 D’ailleurs, en applaudissant à l’immigration annamite, en 1931, Quynh pouvait mettre les Vietnamiens sur le même niveau que les Chinois ou les Français au sein de leur politique d’association. Et si Trân Trong Kim avait été nommé par le nom des Chinois l’entendant à Mông Cái, à Vientiane, Pham Quynh trouvait que les Vietnamiens étaient à la place des Chinois. C’était comme s’il n’avait jamais quitté le Vietnam : « Nous nous crûmes dans un grand chef-lieu de province au Tonkin ou en Cochinchine ; la foule de tous côtés était entièrement annamite. Il n’y avait presque pas de Laotiens. » Il passa le Têt, nouvel an vietnamien, avec la communauté annamite de Vientiane : « C’était une joie de retrouver chez des compatriotes de toutes conditions établis loin du pays cette

51 Déjà en 1917, Quynh avait écrit des télogénies tels que : bành truyệt « duong sa ngã, phú trí ns. ou expansion, force d’expansion » et quēc sốy « xíx đep trong slot nhu, ou esprit national », Nam Phong, n° 1-6 (1917), p. 110-111.
sympathie profonde, cette union réelle, cette solidarité nationale, qui parfois font défaut dans les relations ordinaires entre Annamites qui n'ont pas quitté leur village ou leur province d'origine.  

Phâm Quỳnh savait que cette vision darwiniste de l'Indochine et la résurrection du Nam tiếng ne correspondaient pas forcément aux réalités sur place. Il doit admettre dans son récit que le Nam tiếng n'existant plus. Les Annamites ne pouvaient plus prétendre à une certaine héritégonie sur les peuples de l'Indochine, vu que la France était maintenant comme l'arbitre suprême de tous les peuples indochinois et qu'elle ne permettrait jamais que l'un d'entre eux domine ou opprime les autres. Toutefois, cette vision culturelle de la pérennité, très répandue parmi les conservateurs dans les années trente, leur avait donné un certain sens de supériorité et, parfois, d'agressivité face aux autres peuples de l'Indochine. D'ailleurs, cette vision amena Phảm Quỳnh à souligner les différences entre les Viêtnamiens de civilisation confucéenne et les Laotiens de culture indienne. Sans souiller mot des relations entre Chinois et Viêtnamiens dans son récit de voyage, Phảm Quỳnh ne voit dans les Laotiens que des êtres «sauvages», même «indolents» alors que les Viêtnamiens sont «travaillleurs», «dynamiques» et «hardis». En opposant le Viêtnamien «travaileure», au Laotien «indolent», Quỳnh a pu renforcer la puissance de l'idée nationale. Assistant à un rite laotien, le bou, Quỳnh décrit les gestes, rites et musiques de cette tradition visant à donner aux jeunes gens l'occasion de se rencontrer et de se marier, mais il conclut en évoquant Darwin:

«Quoi qu'il en soit, tous les observateurs sont unanimes, d'un côté, à reconnaître les qualités aimables des Laotiens, qui en font une race si avenante et si attachante, et de l'autre, à démontrer leur sauvage, cette tendance naturelle qu'ils ont à se laisser vivre sans peine ni effort, ce qu'ils appellent dans leur langue d'un mot expressif au su 54.»

Mais ni Phảm Quỳnh, ni Trân Trọng Kim, n'écritent leurs récits de voyage comme des documents scientifiques; ils tentent plutôt de comparer les Viêtnamiens avec les «autres», c'est-à-dire les Laotiens d'un côté, les Chinois de l'autre. A quoi pensent-ils? se demande Quỳnh à propos des bonzes laotiens: «Peut-être à rien, et se contentent-ils de se laisser vivre »sau-su», de cette vie commune, sans travail ni souci, qui est la leur...»

En fait, l'une des choses qui rendent le récit de Phảm Quỳnh si intéressant, c'est que des Laotiens lui ont vraiment répondu. Le 7 mars 1931, l'un d'eux publia dans France-Indochine une réponse intitulée «A propos de Viêtannîn la pousseuachs».  

Cet auteur explique que le bouan était une fée religieuse qui permet aux Laotiens de détourner leur attention des récoltes pour se consacrer à la vie sociale et culturelle, et reposer aux mariages en particulier. Pour lui, Quỳnh a ridiculisé les moeurs et traditions laottiennes, sans même prendre assez de temps pour se renseigner sur la nature de la société laotienne:

«Vous avez pensé que ces vénérables bonzes n'étaient là que pour assister aux amusements de la jeunesse, et, selon toutes probabilités, vous n'avez pas cherché à savoir ce qu'ils faisaient

54. Phảm Quỳnh, «Viêtannîn la pousseuachs».
que soit le lieu, voyager implique une réflexion sur la nature (tánh-tĩnh), les mœurs, le paysage, le pays (giang sơn), l’endroit visité, ce qui provoque aussi chez les voyageuses une réflexion sur l’histoire et l’art. C’est là l’importance de cette visite 59.
Elles n’étaient pas les seules à s’intéresser à Angkor. En 1934, un auteur bien connu, Lê Văn Trương (1906-64), situa l’un de ses romans au Cambodge, l’intitulant «Devant les ruines d’Angkor» 60.
Cet intérêt pour Angkor était tel qu’en 1934, de petits commerçants vietnamiens passaient des annonces dans les journaux pour développer les photos prises par leurs compatriotes lors de leurs visites aux ruines 61. Et d’après une liste de visiteurs ayant séjourna à l’Hôtel des Ruines, nous savons que 24 Annamites y pasèrent en 1928-29 62. Sur la couverture des numéros de printemps de 1930 de Phú Nhật Bản Văn, on peut observer trois femmes vietnamiennes représentant le nord, le centre et le sud, lisant ensemble la revue avec une grande carte de la péninsule indochinoise en arrière plan servant ainsi comme un toile de fond géographique pour leurs réflexions sur la région.
Le regard attiré par cette même carte de l’Indochine, Nguyên Trần Lăng se lance à son tour dans le voyage. C’est un jeune écrivain né en 1909 et formé entièrement dans les écoles franco-annamites. Étudiant brillant, il deviendra par la suite lauréat de l’académie française et rédigera de nombreux livres sur les cultures vietnamienne et française, si bien que ses talents attireront l’attention du résident supérieur du Tonkin, René Robin, qui l’attachera à son service de presse. Tousché profondément par les écrivains français qui visitaient l’Indochine dans les années vingt, surtout par les récits de Roland Dorgelès, Sur la route mandarine et de Pierre Foulon, Angkor dans la forêt (1931) 63, il publie en 1931-32 dans L’Annam Nouveau, une longue série de récits de voyage 64. À travers ces récits, Lăng embrasse ses jeunes lecteurs vers un monde jusqu’alors mal connu. Quelques années plus tard, il publie Indochine, In douce, dans laquelle il nous invite au voyage, le long de presque toutes les routes majeures de l’Indochine. Nous visitons le Tonkin et Haï, mais ce qui frappe le plus c’est le nombre de pages qu’il consacre à la «découverte» des Hauts Plateaux, aux minorités ethniques et à l’«exotisme» chez les Cambodgiens et les Laotiens.
60. Lê Văn Trương, Truyện chở hoang ta Деф Деф De ФISTIC (Devant les ruines d’Angkor), Hà Nội, Trương Bác Tấn Văn, 1934.
Les entrepreneurs et l'Indochine

Mais outre les voyageurs érudits, comme Phạm Quỳnh ou son gendre, le jeune Nguyễn Tín Lăng, se déplaçait également une autre catégorie de Viêtnamiens: les entrepreneurs, plus en plus dans la géographie des Hauts Plateaux et la possibilité économique de ces régions jusqu'alors largement inaccessibles. Ici, le récit de voyage sert à communicer des renseignements économiques et géographiques, informations d'autant plus capitales que les problèmes démographiques frappent rudement le Tonkin et l'Annam. Cet intérêt peut être noté dès 1923, lorsque le Nam Phong publie un récit socio-économique intitulé "Làp-chà kho vè tinh Kòntum" (Notes sur la province de Kòntum) 67. L'auteur anonyme nous apprend qu'il publie ses réflexions "au moment où le problème de l'Hinterland mot est à l'étude", et qu'il n'est peut-être pas inutile de contribuer à faire connaître au public du Delta la province de Kòntum.

Il commence en nous disant que le mot "Kòntum" est, en fait, le nom d'un village "môi" formé de deux mots banhar qui signifient "village" et "étang". Grâce aux missionnaires catholiques établis dans ce lieu, de plus en plus de Viêtnamiens s'y sont installés jusqu'à ce que le gouvernement en fasse une province en 1913. Nous avons ensuite une description géographique précise de cette région située entre le Laos à l'est, la province de Quảng Ngãi au nord, celles de Phi Yën et de Khánh Hoà au sud et celle de Bình Định à l'est. L'auteur note que Kòntum est desservi par trois voies d'accès partant de Qui Nhơn. Il nous explique que la population de la région est dominée par les "Annamites" et les "Môis" mais que les deux groupes sont restés distincts. Il ne vivent pas ensemble. Outre les catholiques, il y a de nombreux bouddhistes viêtnamiens qui établissaient leurs groupements à côté de villages catholiques. Notre auteur continue son analyse en concluant qu'il n'y a pas de hiérarchie dans les villages "môi", pas de roi, pas de mandarin, ni de chef de canton. Quant à la famille, notre auteur fournit des détails sur les fêtes des "môis", le mariage et l'accouchement. Il se révèle particulièrement concerné par les superstitions de ces peuples et leur hygiène difficile.

Mais il est plus intéressé par les possibilités économiques offertes par l'ouverture de cette région aux délais: «Les forêts vierges et les terrains inculés de toutes ces régions à exploiter pourront alors offrir à l'initiative de nos futurs planteurs et industriels un vaste champ d'expérience et d'action» 68. Au point de vue régional, il y a des gdes de toutes catégories: agriculteurs, ouvriers, coolies, sorciers, et même des médecins. Mais l'occupation la plus intéressante pour lui c'est le commerce avec les peuples des Hauts Plateaux. Quelle belle perspective pour le marchand viêtnamien!

«Il s'informe de ce dont le sauvage a besoin, va le chercher dans le delta et revient lui offrir l'objet désiré. Alors, il lui vend du sel, des jarres, des gongs en cuivre, des marmites, en échange quels que le Mô ou il bole des peaux... Le Mô aime aussi les vieux objets et paie volontiers à des prix très élevés, des jarres que les Annamites estiment pour rien. De nature très supersticielle, ses relations commerciales sont fort tendues de superstition: tel vase, par exemple, n'a de valeur que s'il est habité par telle divinité» 69.

Dans une section intitulée Richesse de la Province — Tourisme, nous voyons les ressources naturelles de cette région par les yeux d'un Annamite devenu entrepreneur: «Dans un pays où la nature est entièrement abandonnée à elle-même depuis la création de l'empire, nous n'avons jamais été pour ainsi dire exploitée, il doit y avoir nécessairement de riches inconnues et inexplorables. Citons les richesses forestières, les gisements houillers ou métalliques, les pâturages et les sources thermales... ».

C'est grâce à la route que notre auteur a pu se rendre dans cette région. Il nous concède en fait que l'influence viêtnamienne dans le Kòntum est très récente. Le premier mandarin y fut envoyé en 1913, date à laquelle la Kòntum fut constituée en province: «Actuellement, l'administration développe et civilise le pays par des travaux de routes, de médecine, et de routes praticables en auto relouent déjà le chef-lieu aux centres secondaires et aux provinces voisines, Bình Định et Binh Mỹ Thoït». Notre auteur nous dit en conclusion qu'il est vrai que «ces quelques notes auront l'avantage de donner au lecteur qui les aura parcourues une opinion plus exacte et, par conséquent, plus juste de ce beau pays». Ce récit peut paraître marginal, mais les renseignements fournis par l'auteur et d'autres seront repris plus tard par des entrepreneurs et dirigeants viêtnamiens de plus en plus intéressés par ces nouvelles régions, ouvertes par la route et la technologie, par le problème de la surpopulation dans les deltas du Tonkin et du nord Annam et par la possibilité de l'immigration viêtnamienne vers les Hauts Plateaux et au Laos.

68. I. d., p. 17.
que les nombreux essais sur la nécessité de stimuler l’émigration annamite. En 1938, par exemple, il publia un article dans la Revue indochinoise juridique et économique, demandant à ce que les zones sous-peuplées des Hauts Plateaux soient ouvertes à la «petite colonisation annamite». D’après lui, il fallait vite construire de nouvelles routes et pistes entre les deltas et les Hauts Plateaux et fournir des moyens de transport plus commodes, surtout des autobus et des camions, pour transporter les Viêtamiens vers les zones jusqu’alors difficiles d’accès. Ho Dac Khiêu décrit les Viêtamiens qui s’étaient établis dans la ferme de Blao. C’était un vaste domaine d’une superficie approximative de 15 000 hectares qui avait été mis en réserve sur le plateau de Dienring, avec des voies d’accès et de pénétration en cour d’aménagement. L’effectif de la ferme comprenait 254 hommes, 70 femmes et 35 enfants viêtamiens, tous provenant de la province de Nam Dinh et recrutés par les soins de la résidence de cette province. De cette façon, dit-il, il fallait «détruire une fois pour toutes cette légende qui veut que l’Annamite se cramponne à son coin de village et répugne à aller s’installer dans les hauts pays.»


«Les Annamites sont acrifs; ils sont nombreux surtout et ils engendrent des familles nombreuses, qui ont peine à vivre sur un sol limité. Certes la Cochinchine, le Sud Annam ne sont pas à bout de leur possibilités [...] Nous avons parcouru des routes à travers le Trà Nhụt et toute la Chaîne Annamitique, serait-ce uniquement dans la but de transformer l’Indochine en une construction harmonieuse, bien proportionnée, dont les diverses parties correspondent facilement entre elles? Evidemment à cette conception statique se joint une conception dynamique [...] Si on construit des routes, à quoi sert de les fermer à mottez ensuite?»

Dans ce survol, nous avons essayé de mettre en évidence l’originalité de la littérature de voyage comme source pour une meilleure compréhension de la vision viêtamienne du monde pendant la période coloniale. Loin d’être coupées de leur contexte asiatique, et malgré la présence française, de nombreux Viêtamiens n’ont cessé d’explorer les horizons indochinois. Ils ne sont donc pas restés aussi figés que l’on pourrait croire dans l’espace et dans le temps et ont été nombreux, de tous âges et de toutes catégories sociales, à se mettre en mouvement. Ils ont sillonné toute l’Indochine, du Tonkin au Laos et au Cambodge, en passant par les Hauts Plateaux, et ont mis au point une géographie indochinoise de plus en plus précise, tout en développant leurs connaissances des peuples voisins en même temps que leurs ambitions économiques.

Bibliographie provisoire des récits de voyage viêtamiens en quïc ngãf et en français (1897-1952)

Voyages en Occident


Cô Hoan Son, 1934 – Thì Dì Tý, Âu Chiêu Dái Chiêu (Lettres de France durant la Grande guerre), Sê-gôn, Impr. Xua Nay.


1934 – Dì Tý Âu Chiêu Dái chiêu (Engagé volontaire pour l’Europe en guerre), Sê-gôn, Xua Nay.


Lê Văn Đac, Jacques, 1924 – A travers l’Allemagne, la Belgique et l’Angleterre. Impressions d’un Annamite, Quînh, Impr. de Qui-ônh, 1924.

Nguyễn Ngọc Xúin, Phap du hánh trình, Hâi Phong, Văn Minh.

Nguyễn Tôn Lang, 1940 – La France que j’ai vue, conférence faite à Hôu, le 19 février 1940, Hôu, Impr. de Dác Láp.

Nguyễn Bô Tông, SE Mgr Jean Baptiste, 1934 – Cúc hánh trình Rôme (Récit d’un voyage à Rome – qui eut lieu de mai à octobre 1933), Saigon, Impr. de la Mission.

Nguyễn Huy Lã, 1943 – Contribution à l’étude des effets de la sous-alimentation sur la population de la ville de Montpellier, Montpellier, Impr. de la Presse.
Récits de voyage vietnamiens et prise de conscience indochnoise

Nguyễn Mạnh Tuong

Trần Đình Long,

Trịnh Binh
1938 – Liên Bang Sô-Viêt ngày nay (L’Union Soviétique aujourd’hui), Chợ Lớn, Impr. Đồng Phát.

Trịnh Hùng Nguĩ

En Extrême-Orient

Espace Vietnamien

Bui Văn Đang,

«Các nơi có tích điệp Nghê-Tính» (Sites historiques du Nghê Tinh), Nam Phong, janvier 1929.

Cuộc đời âm Trưng Bêc (Voyage à travers le sud, le centre et le nord Việt Nam), Dacao, Impr. Thanh Tấn, 1938.


Hoàng-Mai Bình
1931 – Trưng-bêc du-kê (Notes de voyage en Annam), Hà Nội, Ngữ Tự H. Lâm Tấn Phát, dit Đồng H. B.


Lê Quang Hiên, Auguste, et Hô Văn Lang
1924 – «Tiên nam chu bêc» (Du sud au nord Việt Nam), Sa Đức, Impr. Hô Văn.

Lê Văn Đốc, Jacques,
1925 – Du Lich ba nguyệt xem dieu (Trois jours de voyage en auto), Qui Nhơn, Impr. de Qui Nhơn.

N.X.H

Nguyễn-Huu My (dit Michel My)
1911 – De Saigon à Phu Queo, Souvenirs et impressions de voyage, éd. 1907, Saigon, Phat Thuan (Publication de la Société d’enseignement mutuel de Long Xuyên).

Nguyễn Khai Chí
1931 – Du Lich Quang Binh (Voyage dans la province du Quang Binh).

Nguyễn Phan Long

1935 — Indochina La Douce, Hanoi, Editions Nam Ky.


Phạm Văn Lê 1933 — Du Trong nam, Cao mơn hành trình, thu thì (Voyage dans le sud et le centre de l'Annam et au Cambodge, poésies), Hanoi, impr. Lê Văn Tấn.


«Voyage» à Saigon, Hanoi, Nam Quan, Camau, Saigon», Trương Lập, n° 6, 1931.

Trần Hưu Túc pseudonyme de Thiện Giác 1942 — Hp Lang du Ky (Voyage à la Baie d'Along), Sài Gòn, Độc Lập Phát Đạt, 79 p.

Trần Trọng Kim 1923 — Sự du lịch dlh Phát Nhĩ Nhu (Voyage au pays de Phát Nhĩ), Nam Phong, n° 71 (mai), p. 383-94.

Espace indochnois


Lê Văn Đức, Jacques 1925 — Du Lích ba ngày xe hơi (Trois jours de voyage en auto), Qui Nhơn, impr. de Qui Nhơn.

Lê Văn Trương 1934 — Trục đường haoغان trong Đế chinh (Devant Angkor), Hanoi, 6d. Trương Bức Tấn Văn.


Récits de voyage vietnamiens et prise de conscience indochnoise

Nhịt Chì Mai
1935 — «Bàn nghèo (Phong sự về nghèo buồn dân bà Annam sang Tiệp)» (Reportage sur le trafic des femmes annamites en Chine), Ngữ nay, n° 2, (10 février), p. 11.

Rừng Sính

Thạch Ninh

Vũ Ngọc Phan
1941 — Nhìn sang làng giữ (Un regard sur nos voisins), Hà Nội, Minh Phung.

Summary

Vietnamese Travelogues and a New Awareness of Indochnina

This article seeks to underscore the importance of the Vietnamese travelogue written during the colonial period as an important historical source. Far from isolating the Vietnamese from the Asian World, colonialism actually put a wide-range of Vietnamese travelers in closer touch with their surrounding geography—in this case Indochina. We first explore how modernising forces of colonialism—in particular, the transport systems—worked to link Vietnamese travelers of all social milieus to a wider Indocheinese universe. Then we explore five Vietnamese travelogues to show how a diverse group of Vietnamese fine-tuned their knowledge of the Indocheinese world opening up around them. We find in these travelogues a wider reflection on the idea of "Vietnam", its position in Indochina and its relations to other peoples and cultures sharing this space with them. This article suggests that the Vietnamese were not as immobile or as unaware of their Asian geography during the colonial period as we have been led to believe.